



616.92-5

M.A.B.

ESSAI

N.º 360.

Sur les Maladies de l'armée de St.-Domingue
en l'an XI, et principalement sur la Fièvre
jaune.

*Présenté conformément à l'article XI de la loi du 19 Ventose
an XI, et à la décision du Ministre de l'Intérieur, du 26
Brumaire an XIII, et soutenu à l'Ecole de Médecine
de Paris, le 10 Nivose an XIII,*

PAR J. M A B I T, de Toulouse.,

Chirurgien aux Armées.

At her approach, see hope, see fear,
See expectation fly;
And Disappointment in the rear,
That blast's the promis'd Joy.

Mrs G R E V I L L E.

A P A R I S,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de l'Ecole de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.º 406.

A N X I I I. (1804.)

68

151086 R



ESSAI
N. 500
Sur les Maladies de l'année de St-Domingue
en l'an XI
PRÉSIDENT,

M. LECLERC.

EXAMINATEURS,

MM. PERCY.

PINEL.

RICHARD.

SABATIER.

SUE.

At our approach, see hope, see fear,
See expedition fly,
And disengagement in the rear,
That blast the enemy's day.
MRS. GARRARD

PARIS

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.



ESSAI

Sur les Maladies de l'Armée de St.-Domingue en l'an xi, et principalement sur la Fièvre jaune.

Ayant eu l'honneur d'être chargé du service de divers hôpitaux de l'armée de Saint-Domingue, je vais présenter un tableau rapide des maladies qui ont régné en l'an 11, et quelques considérations sur la fièvre jaune.

Je sollicite l'indulgence de MM. les Professeurs pour ce travail, dans lequel j'ai établi l'ordre suivant. Une idée de la topographie des lieux où séjournèrent nos troupes, précédera l'indication des maladies auxquelles elles furent exposées. Dans l'histoire de la fièvre jaune, je tracerai ses symptômes et sa marche; je chercherai, dans les autopsies des cadavres, quel fut son siège principal. Je parlerai de ses causes, de ses différences d'avec d'autres affections, et des traitements employés dans les cas où la nature n'étant pas tout-à-coup opprimée, l'art pût encore exciter, diriger ses efforts, et soutenir son énergie. J'examinerai si, propre aux lieux qu'elle ravagea, elle fut épidémique et vraiment contagieuse. Je terminerai par quelques mots sur la prophylactique des maladies dans les climats chauds : chacun de ces objets fera la matière d'un paragraphe ou article particulier.

Idée de la topographie de Saint-Domingue.

Cette île est , après celle de Cuba, la plus grande des Antilles. Située dans la zone torride, entre les 17 et 20.^o deg. lat. bor., et entre les 71 et 77.^o deg., long. méridien de Paris, elle reçoit les rayons du soleil presque toujours perpendiculairement.

Elle est couverte d'une chaîne immense de montagnes très-élevées, disposées par étages successifs, dont la hauteur diminue à mesure qu'ils approchent des bords de la mer. De la cime de ces monts appelés *mornes*, sortent de nombreuses rivières qui viennent fertiliser les vallées; leur cours se ralentit dans les plaines, où elles serpentent un moment pour se rendre à la mer; souvent augmentées par les pluies, elles agrandissent leur lit, se répandent au loin, et leurs eaux deviennent stagnantes.

L'irrégularité de ces montagnes donne aux vents des directions différentes, que l'on désigne sous le nom de *brises*; elles viennent deux fois par jour tempérer l'action du soleil; elles sont plus fortes sur les mornes que dans les parties basses: aussi on peut dire qu'il existe réellement à Saint Domingue deux endroits où le séjour offre des résultats diamétralement opposés; en effet, la santé des Européens, qui se conserve sur les mornes, se détruit presque toujours dans les plaines.

En l'an 11, l'armée française était presque entièrement retenue sur les bords de la mer; les deux tiers de l'espace qu'elle occupait n'étaient que des marais et des estères, lieux couverts de mangles, et habités par une infinité d'insectes et de crustacées, dont la décomposition, préparée dans la nuit, et hâtée par l'action du soleil, corrompait l'atmosphère. Aussi la mortalité devint elle effrayante; nos villes, soumises à l'influence de ces effluves, n'étaient pas moins funestes à leurs habitants par leur genre de position.

Le Cap, placé au pied de plusieurs mornes qui forment une sorte d'entonnoir, est brûlé par le soleil dont il concentre tous les rayons. Le fort Dauphin, exposé aux émanations des trois marais qui l'entourent, n'est qu'en partie soustrait à leur influence par la brise du large, dont l'arrivée est quelquefois retardée de trois heures, et souvent empêchée par le prolongement angulaire de l'entrée de la baie de *Bayaha*. A Saint-Marc, bâti au fond d'une baie, on négligea une rivière peu éloignée, dont le cours plus rapproché eût rendu cette ville plus salubre. Le Port-au-Prince, bâti sur une terre blanchâtre qui fatigue les yeux, est souvent privé de la brise, qui paraît y être le véhicule de la force et de la santé, etc. Presque toutes ces villes conservent les cimetières dans leur sein, et font un grand usage d'eau de puits, dont la mauvaise qualité est une des causes puissantes des maladies.

La température de Saint Domingue est très-élevée; elle l'a été moins dans l'an 11 que dans l'an 10 : le thermomètre de Réaumur n'y a jamais passé 34 deg. Dans les mornes, il y a une différence de 7 à 10 deg. de moins que dans les plaines, où le soleil est si brûlant, que l'Européen qui arrive n'en peut supporter l'action qu'avec peine, surtout pendant les calmes.

De grands orages y viennent calmer les chaleurs; ils se montrent très-souvent, et rendent la température habituelle très-chaude et très-humide, et, par suite, disposent aux maladies caractérisées par l'adynamie. Les météores ignés et aqueux contribuent-ils moins à les produire?

L'influence des vents n'y est pas toujours favorable : on la juge d'après leur force et leur direction. Un vent léger répand les vapeurs, tandis qu'une forte brise les chasse. Au mole Saint-Nicolas et à Kingstown (Jamaïque), le bienfait de la brise du large est tel, qu'on l'appelle *the Doctor* (1); mais aussi, combien d'autres villes seraient en droit de leur donner, avec les Portugais, le nom d'*Es-*

(1) Le Médecin.

panto (1) ! entr'autres le Cap, lorsque la brise de terre le couvre des émanations de la petite Anse ; le fort Dauphin, lorsque le S. S. E. lui apporte celles du Lagon-à-Bœuf, etc.

§. I I.

Indication des maladies de l'armée en l'an 11.

Tous les êtres qui changent de climat s'altèrent dans leur nouveau séjour. Les animaux et les végétaux d'Europe se sont naturalisés difficilement à Saint-Domingue, et les métaux s'y oxident promptement. Les hommes qui sont parvenus à s'y acclimater n'ont pas été pour cela exempts d'autres maladies. Celles de notre armée en l'an 11, furent communément aiguës, les chroniques plus rares. Le passage à la zone torride a fait souvent disparaître ces dernières, lorsqu'on les apportait d'Europe.

Pendant le premier trimestre, les fièvres rémittentes et intermittentes, tant bénignes qu'insidieuses, prirent la place de la fièvre jaune, qui parut diminuer d'intensité : ces premières, tendant toujours à la continuité, se déclarèrent surtout dans les lieux où les soldats étaient le plus exposés aux exhalaisons des marais qui entouraient nos villes. L'effet de ces miasmes était souvent tel, qu'il détruisait subitement les forces. Au fort Dauphin, un ptyalisme abondant survenait aux militaires retenus près du Lagon, au S. S. E. de la ville. Cette impression diminuait en raison de l'éloignement du lieu infect.

Les rémittentes bilieuses furent suivies de symptômes d'ataxie ; elles se prolongèrent jusqu'à la fin de l'an 11, même chez ceux qui avaient eu la fièvre jaune.

Plusieurs personnes furent atteintes de ténésme. Dans les premiers temps, il disparaissait par l'emploi des vapeurs et lavements

(1) Terreur,

composés avec la raquette, *cactus opuntia* Linn. Devenu chronique, on le traitait avec un égal succès par les toniques, surtout le quinquina et la décoction de café; mais s'il était négligé, il dégénérait en dysenterie, suivie bientôt de l'hydropisie et de la mort.

Ces différentes affections se montrèrent aussi dans le deuxième trimestre. Les fièvres pernicieuses répandues sur tous les points de l'île cédèrent difficilement au quinquina et aux vésicatoires.

Le troisième trimestre, dans lequel les chaleurs augmentent, fut signalé par le retour de l'intensité de la fièvre jaune; toutes les maladies prirent alors sa forme et son caractère. Ce fut à la fin de germinal qu'elle reparut; elle se prolongea jusqu'en messidor, et dès-lors ne se montra que fort rarement: elle fut remplacée par des fièvres insidieuses qui attaquèrent plus particulièrement les soldats arrivés dans le trimestre. Ils provenaient des dépôts coloniaux fournis par des déserteurs ou conscrits qui n'étaient sortis de prison que pour être entassés dans des navires mal-sains: aussi, dans les traversées, en périssait-il un grand nombre.

Ces fièvres, affectant le type des doubles tierces, exigeaient dans le traitement la plus grande propreté. Après avoir fait laver les malades, les frictions sèches fortement répétées, le quinquina, le vin et le camphre, sagement combinés, nous ont procuré les plus heureux résultats.

La Chirurgie a paru compter plus de succès. L'état des plaies était subordonné aux variations de l'atmosphère. Les grandes opérations furent heureuses, lorsqu'on put écarter les causes des maladies qui les compliquaient. Le tétanos, symptôme concomitant des blessures dans les pays chauds, fut plus rare qu'en l'an 10; on le combattait avec l'opium et les bains, mais je l'ai toujours vu suivi de mort.

Les grandes lésions furent compliquées de fièvres rémittentes qui devenaient pernicieuses; on vit dans plusieurs endroits, et notamment à la Tortue, les plaies et les ulcères se couvrir de vers. Le traitement en fut très-difficile; les amers, les antimonialux, etc., furent

tentés inutilement ; l'acide sulfurique seul donna quelques succès.

Les ophtalmies, devenues épidémiques, se présentèrent sous le type aigu ; elles furent inflammatoires ou pituiteuses, les héméralopies se propagèrent chez le soldat qui bivouaquait, ou le marin sans abri.

Les rhumatismes aigus se montrèrent dans les mêmes proportions ; ils ne cédèrent qu'au traitement exigé dans l'épidémie régnante. Cette méthode avait été ordonnée par cet aphorisme de Stoll : *Cognitio morbi epidemici est dux, acus nautica in assequendis immensis aliis affectionibus morborum coregnantibus.*

La gale se montra chez un très-grand nombre d'individus ; la vérole fut moins commune : l'une et l'autre se guérèrent très-facilement. Il y eut quelques militaires couverts de pustules pianiques ; elles leur venaient des négresses avec lesquelles ils avaient cohabité. Le pian disparut chez les blancs comme chez les noirs, par les sudorifiques et le mercure.

On vit beaucoup d'hommes, surtout ceux campés dans les lieux secs ou près des cafféteries, qui furent incommodés par les chiques (1). On confia aux négresses le soin d'extraire cet insecte dans les premiers temps, et, par ces précautions, on n'eut pas d'exemple de ces grands ulcères, qui en sont la suite lorsqu'on les conserve, et qui n'offrent d'autre ressource que l'amputation.

(1) C'est le pou de Pharaon : *pulex penetrans*, *proboscide corporis longitudine*. Syst. nat. p. 1021. Il est plus petit que le ciron, ressemble à la puce, mais ne saute pas comme elle ; il s'insinue dans les moindres interstices de la peau, y prend de l'accroissement et y fait un nid, dont l'extérieur imite l'enchâssement d'une perle : là, il dépose des lentes ou œufs, qui deviennent bientôt autant de chiques. Sa présence occasionne une démangeaison, qui croît en raison de la durée de son séjour. Lorsqu'on ne l'a pas extraite avant qu'elle se soit multipliée ; cette négligence est suivie d'un ulcère plus ou moins grave. Cet insecte attaque également les chiens et les chats.

§. III.

Considérations sur la fièvre jaune.

Un fléau destructeur est venu ajouter à la trop longue série des maux de l'espèce humaine; une grande partie du monde civilisé en a déjà senti les cruels effets; il a dépeuplé plusieurs villes du continent d'Amérique. Que d'armées Saint-Domingue n'a-t-il pas vu disparaître? Sans cesser de ravager les Indes espagnoles, il vient dévaster les bords les plus industriels de la mère-patrie; il a franchi les fortifications de Gibraltar, et les colonnes d'Hercule n'ont pu arrêter sa marche.

Cette maladie a été désignée par un grand nombre de noms. Je ne citerai que les principaux. La couleur du corps, lors de sa deuxième période, lui a fait donner ceux de *fièvre jaune*, *febris flava*, *yellow fever*. Les dénominations de *fièvre des Barbades*, de *Bulam* et *mal de Siam*, lui viennent des lieux d'où on a cru qu'elle tirait son origine. *Sauvages* l'a appelée *trytéophie d'Amérique*; *Cullen*, *tiphus icterodes*. On l'a rangée dans les ordres adynamique, ataxique, et quelquefois adéno-nerveux du professeur *Pinel*; mais je crois qu'elle est bien mieux caractérisée par le nom de *gastro adynamique* et *ataxique* du même auteur.

ARTICLE PREMIER.

Symptômes.

Quoiqu'il le caractère essentiel de cette maladie ait toujours été le même, ses symptômes ont présenté des différences, quant au nombre et à l'intensité, suivant la constitution, l'âge, la manière de vivre et la profession du malade. Ils ont été plus graves chez les hommes d'un tempérament bilieux et robuste que chez les pitui-



teux , et les hommes d'une constitution faible , chez l'adolescent et l'adulte que chez le vieillard , et chez le soldat que chez l'officier , ce dernier pouvant se procurer de meilleurs aliments et plus de repos que l'autre.

Les symptômes inflammatoires ont dominé chez ceux arrivant de France , et dont l'embonpoint était meilleur. Ceux d'adynamie et d'ataxie eurent plus d'intensité chez les marins et les soldats qui avaient souffert des fatigues et des privations.

La maladie débutait ordinairement par des maux de tête, des frissons et des envies de vomir ; les yeux étaient brillants ; les malades éprouvaient une lassitude générale suivie de fièvre et de perte d'appétit. Le passage de cette première période à la deuxième était difficile à saisir.

Dans cette dernière, on remarquait le mal de tête devenu plus violent, et les pommettes d'un rouge clair. Les yeux saillants, supportaient avec peine l'action de la lumière. Les lèvres étaient brûlantes ; et la langue, blanche dans le milieu, jaunissait sur ses bords. La soif était intense, et le pharinx quelquefois contracté au point de ne pas permettre le passage des liquides. Les tiraillements à la région épigastrique, les nauzées et le hoquet précédaient le vomissement de matières noirâtres. Les hypocondres étaient par fois durs et douloureux au toucher ; les déjections alvines, d'abord blanchâtres, devenaient noires et fétides : il y avait douleur à la région lombaire, et l'expulsion des urines se faisait difficilement.

La respiration était opprimée et entrecoupée. L'état du pouls variait étonnamment. D'abord il paraissait plein et accéléré, et était ensuite petit, faible et lent. La peau était généralement sèche, et les sueurs rares.

Dans la troisième période, on voyait se manifester les signes d'ataxie : il y avait distribution inégale de la température. Par fois, la face se couvrait de sueurs froides, tandis que les membres étaient brûlants, la langue tremblottante ; les gencives et les dents devenaient souvent noires : le hoquet s'accompagnait d'aphonie et de soubresauts des tendons.

Constamment les malades vomissaient un sang noir et écumeux. Chez plusieurs, ce liquide s'échappait par le nez, les paupières et autres ouvertures. C'est à cette époque que paraissait la couleur jaune; elle débutait sur le cou, d'où elle se répandait sur toutes les parties du corps.

On y voyait souvent le pouls naturel comme dans l'état de santé; toujours la prostration était extrême. Lorsque le délire survenait, il était comateux; mais presque toujours les malades ont conservé jusqu'au dernier moment, toute leur liberté d'esprit. Tantôt ils étaient en proie à une anxiété fatigante qui les portait à se découvrir et à changer de position; tantôt ils se croyaient entièrement guéris: ce mieux imaginaire fut toujours de mauvais augure.

Les déjections alvines et les urines se supprimant, les malades répandaient une odeur cadavéreuse, avant-coureur certain de la mort.

A R T I C L E I I.

Autopsies cadavériques.

L'ouverture des corps a présenté les phénomènes suivants :

La peau, ainsi que le tissu cellulaire sous-cutané et intermusculaire, étaient jaunes. On y voyait, par intervalle, de grandes taches d'un bleu foncé, semblables à de larges échymoses. Les traits de la face, très-altérés, étaient teints de cette dernière couleur. De la bouche et du nez, sortaient encore des matières noires.

Le cerveau plus ferme et plus blanc, présentait quelquefois des épanchements séreux dans ses ventricules. Les sinus longitudinal et latéral étaient gorgés de sang. La moelle allongée, toujours rétrécie, paraissait quelquefois racornie.

Les poumons assez souvent gorgés de sang, ont été vus en état de putrilage.

Le péricarde a souvent présenté des épanchements séreux. Le cœur était livide, comme flétri, L'oreillette droite était distendue

par des caillots d'un sang noir et épais. On y trouvait aussi des concrétions albumineuses.

L'abdomen était ballonné, les tuniques internes de l'estomac étaient phlogosées et couvertes de taches gangréneuses. Ce viscère contenait des matières noires et muqueuses. Les intestins, et principalement le duodénum, offraient le même état.

Le foie était mollasse, infiltré d'un sang noir. Par fois, il y avait engorgement dans toute sa substance. La vésicule du fiel présentait les mêmes variétés; souvent on l'a observée vide; mais le plus ordinairement, elle était pleine d'une matière semblable à celle rejetée dans le vomissement.

La rate était dure. La vessie distendue offrait les mêmes variétés que l'estomac, et contenait des urines fétides, noires ou jumentéuses.

ARTICLE III.

Marche progressive de la fièvre jaune.

Dans beaucoup de cas, il eût été très-difficile, pour ne pas dire impossible, de distinguer trois périodes dans son cours. Des malades ont succombé en peu d'heures. Chez d'autres on n'a pas eu le temps d'administrer des remèdes. Ces exemples, si communs en l'an 10, furent plus rares en l'an 11.

La masse des observations a donné pour certain que la fièvre jaune, gastrique dans ses deux premières périodes, présentait dans sa dernière la complication d'adynamie et d'ataxie. Je ne lui ai jamais vu le caractère d'adéno nerveuse : je l'ai observée, une fois, suivie d'hydrophobie chez le médecin D.... arrivé avec moi au Cap. Il y fut atteint de la fièvre jaune, et expira le septième jour de l'invasion, au milieu des plus affreux tourments.

On n'a guères vu de mouvement critique apparent dans la marche de la fièvre jaune. Les sueurs abondantes, qui survenaient

dans les deux premières périodes, furent suivies d'un mieux réel. J'en suis moi-même un exemple. Qu'il me soit permis de le citer.

Je venais de perdre un excellent ami. Il était chargé du service de l'hôpital des officiers au Cap, et s'en acquittait avec le plus grand zèle. Il fut atteint de la fièvre jaune. Tous nos soins furent infructueux, il mourut dans mes bras; le coup qui l'avait frappé, sembla me communiquer sa maladie. Il était minuit, je cherchai en vain le repos : l'insomnie s'accompagna de frissons et de douleurs sus-orbitaires. Le lendemain, tout m'annonçait les symptômes de la deuxième période, lorsqu'une boisson légèrement tiédie provoqua les sueurs les plus abondantes. J'entretins pendant toute la nuit cette évacuation salutaire. Le troisième jour, je fus mieux, mais sans forces; enfin le quatrième, ce fut avec les plus grandes peines, que je pus me tenir sur le cheval qui me conduisit chez le directeur de l'hôpital des Pères (1), où grâce à sa bonté et aux soins de sa famille, je parvins à un assez prompt rétablissement.

Toutes les évacuations ont généralement préparé les mêmes succès. Une hémorragie nasale, une diarrhée, ont sauvé la vie à plus d'un malade; tandis que la suppression des sécrétions, indiquant peu de ressources, nous laissait les témoins inutiles de la mort.

A R T I C L E I V.

Causes.

En considérant la nature du climat de Saint-Domingue, la disposition de ses plaines couvertes d'eaux stagnantes, la situation de la plupart de ses villes exposées aux émanations septiques, et la qualité de ses fruits doux et muqueux, dont celui qui arrive fait trop

(1) M. F. Guittard.

souvent excès, on aura bientôt l'idée d'une foule de causes qui, par leur réunion, prédisposent aux maladies.

Tous les médecins qui ont pratiqué dans cette colonie, s'accordent à en regarder la chaleur et l'humidité excessives, comme les causes essentielles de la fièvre jaune : c'est toujours dans les temps brûlants qu'elle y exerce plus particulièrement ses ravages. C'est sous l'action d'une température élevée, qu'elle s'est manifestée à Malaga, Cadix, etc.

A ces causes générales, j'en ajouterai de particulières à nos troupes. En l'an 11, les renforts qui arrivaient d'Europe, ne débarquaient que par petites divisions. Le soldat, en mettant pied à terre, ne voyait que des rues barricadées et des figures de mourants. . . . Par-tout il entendait se plaindre des ravages de la maladie, et ne tardait pas à la craindre ; tout lui faisait regretter sa patrie ; . . . le désespoir accablait son ame. . . . Il fut bientôt atteint de ce qu'il avait trop redouté.

Les troupes plus anciennes dans l'île, ne furent pas plus épargnées, lorsqu'on les fit descendre des mornes où elles avaient passé l'an 10. Fatiguées par un service auquel la nuit n'apportait aucune interruption, elles éprouvèrent la privation d'aliments sains qui eussent soutenu leurs forces, et réparé leurs pertes ; elles n'eurent plus que des viandes salées, ou du moins la distribution de la viande fraîche n'eut lieu qu'une fois par semaine.

Dans le quatrième trimestre, les Anglais vinrent bloquer nos ports, et empêcher l'arrivée des provisions de toute espèce, surtout du vin, qui avait été abondant auparavant (1). Les soldats furent réduits à boire une eau mal-saine, ou à faire usage du taffia nouvellement distillé. Cette liqueur, comme l'observe le docteur

(1) Le vin était si essentiel à la santé de nos troupes, que *Laxavon*, qui n'avait jamais donné de malades, en remplit l'hôpital du fort Dauphin tout aussitôt que cette boisson fut supprimée.

Dazillhe, est, dans ce climat, un vrai poison pour l'Européen (1).

Oserais-je indiquer les vices des hôpitaux? Mal distribués, mal situés, dénués de tout; ils furent encombrés de blessés, de fiévreux, de dysentériques et de toutes sortes de malades. L'emploi des officiers de santé se réduisit à ne leur donner que des consolations. Les malheureux malades semblaient n'entrer dans ces établissements que pour y faire constater leur décès. Combien de fois des hommes, dont l'affection était d'abord peu grave, sont venus y chercher la mort, par cela seul qu'on les entassait dans des salles étroites et humides, où ils étaient exposés à des causes de terreur qui se renouvelaient sans cesse (2)!

ARTICLE V.

Caractères différentiels de la fièvre jaune.

Cette maladie a été confondue avec beaucoup d'autres; et quoiqu'on puisse observer à Saint-Domingue, comme dans toutes les parties du globe, plusieurs médecins n'ont voulu y voir par-tout que la fièvre jaune.

Est-elle bien le *vomito prieto* des Espagnols? J'ai eu occasion de voir ces deux maladies, et je crois qu'elles diffèrent. Les hommes attaqués de cette dernière, presque tous créoles, avaient, à la vérité, la peau jaune, vomissaient un sang noir; mais rarement cet état fut suivi de prostration. Tandis que dans la fièvre jaune, les malades

(1) Voy. page 50 de ses Observations sur les maladies des climats chauds. Paris, 1785.

(2) A l'hôpital du fort Dauphin, des blessés convalescents se promenaient dans la cour. Un cadavre nu, dont la peau était jaune, et que les infirmiers sortaient des salles, fut offert à leurs yeux. Cet aspect leur fit une telle impression, qu'ils furent tous atteints de la fièvre jaune. Sur sept, un seul échappa à la mort.

toujours non acclimatés, non-seulement vomissaient, mais même rendaient le sang par le nez, les paupières et autres ouvertures, et leurs forces étaient entièrement détruites.

Elle est bien moins la peste. Quoique les mêmes symptômes d'invasion leur soient propres, cette dernière en diffère par des éruptions charbonneuses, et l'engorgement inflammatoire des ganglions ou glandes lymphatiques.

On a pu la comparer aux fièvres d'hôpital ou de prison; mais celles-ci ont des symptômes exclusifs, tels que l'invasion violente, la chaleur rémittente, l'altération des traits de la face, et l'absence des évacuations désordonnées.

Je ne crois pas non plus qu'elle soit le *causus*. La fièvre ardente n'est pas accompagnée de prostration, de vomissement noir, ni de suffusion ictérique. Mais ce dernier signe est-il pathognomonique de la fièvre jaune? Plusieurs personnes assurent le contraire. Le défaut d'observations ne me permet pas d'éclaircir ce doute (1).

ARTICLE VI.

Traitement.

Il entre moins dans mon sujet de parler du traitement qu'il convient d'employer contre cette maladie, que d'indiquer ceux dont on s'est servi en l'an 11, avec ou sans succès. Il ne fut guères possible de fixer une méthode; car les malades n'arrivant aux hôpitaux que dans la seconde et souvent la troisième période de l'affection, on pouvait tout au plus combattre les symptômes.

(1) J'avais souvent entendu dire que chaque objet paraissait jaune aux yeux teints de cette couleur. Lucrèce même a dit :

Lurida præterea fiunt, quæcumque tumentur

Arquati.

Tous les malades que j'ai vus dans cet état, et que j'ai interrogés, m'ont fait douter de cette assertion.

La médecine expectante n'ayant rendu aucun service, la méthode perturbatrice lui succéda. Mais, tous les moyens, quelque sagement qu'ils fussent administrés, échouèrent et nous rappellèrent cette trop grande vérité : *Non est in medico, semper relevator ut æger*. Il est probable qu'on eût été plus heureux, si on eût connu quelle était la constitution régnante en Europe lorsque le malade la quitta; car nul doute qu'il en conservait l'empreinte. On a également toujours désiré des données certaines sur la manière dont le malade avait été exposé aux causes morbifiques.

Les préceptes pratiques des médecins anglais, furent long-temps suivis sur les divers points de l'île; mais ils ne furent pas plus avantageux pour nous, qu'ils ne l'avaient été pour eux. Ils consistaient dans l'administration du muriate mercuriel doux à l'intérieur. Selon les médecins de la Jamaïque, ce moyen, pour être efficace, doit provoquer la salivation. On a aussi employé ce sel à l'extérieur; alors, on en frictionnait les malades à la place des vésicatoires appliqués au bras et à la nuque: Ce dernier procédé a mieux fait.

Les bains calmaient, mais ne guérissaient pas. Le docteur *Fontanges* (Port-au-Prince) s'en servait aussi comme prophylactique. Les immersions répétées dans l'eau froide, lui ont donné des résultats satisfaisants.

L'irritation des organes gastriques, rendait les vomitifs généralement nuisibles: ils occasionnaient des vomissements que rien ne pouvait arrêter. Les purgatifs employés indistinctement dans toutes les périodes, ont aussi donné lieu aux accidents les plus graves.

Le quinquina hâtait la jaunisse, aggravait les symptômes et amenait la troisième période; le camphre a produit les mêmes accidents.

Plusieurs médecins rejetaient entièrement la saignée: d'autres, sans la prescrire toujours, s'en servaient fréquemment lors de l'invasion. Lorsque le sujet était pléthorique, elle a guéri comme par enchantement. Plusieurs de mes camarades lui doivent la vie;

mais aussi combien de fois, l'état du pouls dû seulement à la première impression du calorique, a fait ordonner cette opération à contre-temps ! alors elle a accéléré la marche de la maladie, et développé l'adynamie et l'ataxie.

Les vésicatoires utiles dans les premières périodes, ne faisaient aussi, dans la troisième, que hâter la mort.

On a retiré quelques avantages des frictions faites sur les extrémités avec le suc de citron. Ce même acide et ceux minéraux pris à l'intérieur et à froid, arrêtaient la dégénérescence bilieuse et prévenaient la putride.

Les soins, la propreté et une diète salubre, ont efficacement concouru avec les moyens pharmaceutiques à préparer une terminaison heureuse (1).

L'histoire de la fièvre jaune ayant été plutôt celle de la mort que de la guérison, j'allais oublier de parler de sa convalescence. Elle fut, en quelque sorte, une seconde maladie : toute rechute fut mortelle chez des individus dont l'économie avait paru se désorganiser. L'administration modérée des toniques, une diète graduellement confortante et un léger exercice, tels furent les moyens employés.

ARTICLE VII.

Questions sur la fièvre jaune.

A-t-elle été endémique ?

Les auteurs les plus recommandables se sont accordés à la considérer comme propre aux lieux qu'elle ravage, et dépendant essen-

(1) Je me permettrai de citer ici le général divisionnaire Quantin. Ma reconnaissance n'est pas seulement personnelle : on doit aux soins que s'est donné ce chef dans l'examen des fournitures d'hôpital, surtout en viande et en bonne eau, la moins grande mortalité qu'on a essayée au fort Dauphin.

tiellement de l'influence d'une chaleur excessive alliée à une grande humidité.

A-t-elle été épidémique ?

Le propre des fièvres de ce caractère est d'attaquer tout un peuple et d'être susceptibles de s'étendre. La fièvre jaune n'a atteint que les nouveaux débarqués, et ne s'est jamais propagée jusqu'aux mornes.

Les fièvres épidémiques peuvent atteindre plusieurs fois le même individu. Jamais on n'a vu la fièvre jaune se montrer deux fois.

Ces faits, tendant à prouver qu'elle n'est pas épidémique, sont combattus par les suivants.

Les épidémies sont meurtrières dès leur invasion, et leur violence s'affaiblit par degrés. La fièvre jaune qui, en l'an 10, faisait périr en moins de trois jours, s'est ralentie en l'an 11 jusqu'au quatorzième.

Les épidémies varient suivant les saisons. Celle des pluies ou d'hiver (premier et deuxième trimestres) commençait à faire oublier les ravages de la fièvre jaune en l'an 10. Lorsque le retour des chaleurs vint lui donner une nouvelle activité, on eût dit qu'elle n'avait fait que se reposer, et que ce vers de Juvénal lui était applicable comme à l'épouse de Claudius :

Et lassata viris, necdum satiata recessit.

A-t-elle été contagieuse ?

Les données sur la contagion étant peu établies, je me contenterai d'exposer, comme ci-dessus, quelques faits.

La fièvre jaune a attaqué plus de pauvres que de riches ; elle a régné à Saint-Domingue presque aussi long-temps qu'il y a eu des blancs ; elle semble même s'être fixée aux Indes occidentales.

A ces circonstances, qui l'annonceraient contagieuse, opposons d'autres faits.

Si elle eût été telle, n'est-il pas probable que les habitants en auraient été atteints, puisqu'ils cohabitaient avec les malades, et que les mêmes habits et les mêmes meubles leur étaient souvent propres ?

Les maladies contagieuses semblent ne mettre aucune différence dans les âges, les temps et les lieux ; elles se conservent, et ont la faculté de se reproduire et de se multiplier à l'infini : il n'en a pas été ainsi de la fièvre jaune. Je vais le prouver dans l'observation suivante, qui pourrait suffire à établir sa non-contagion.

Je fus chargé (au Cap, en vendémiaire an 12) d'accompagner en Europe près de cent cinquante malades ou blessés, embarqués sur le navire *le Mars*. Les Anglais le prirent en mer et nous conduisirent à la Jamaïque, d'où, avec un équipage de leur nation, nous fûmes expédiés pour Plymouth. Le huitième jour de cette navigation, les prisonniers *Fouquet* et *Serras*, l'un lieutenant, et l'autre sergent, furent atteints de la fièvre jaune : le premier mourut le neuvième ; et le second, le sixième jour de la maladie. Quoiqu'ils eussent couché dans l'entrepont où nous étions entassés, quoique le canot dans lequel était mort le lieutenant (dont quelques prisonniers se partagèrent les effets) fut long-temps sans être nettoyé, aucun ne contracta leur maladie ; mais, par suite de notre position et des mauvais alimens, il se développa parmi nous la fièvre des vaisseaux dans toute son intensité (1). Ce nouveau malheur nous enleva une quarantaine d'hommes, en partie des Anglais beaucoup mieux soignés et ne manquant de rien.

Egalement fort de l'opinion unanime des officiers de santé de l'armée de Saint-Domingue, j'assurerai que la fièvre jaune n'y fut pas contagieuse. Si, dans quelques endroits, on lui connut ce caractère, il ne lui fut point propre, et n'était qu'accidentel. On peut croire que la fièvre jaune ne se propagea dans les hôpitaux du Cap et de la Tortue qu'en raison de sa complication avec la fièvre de prison ou d'hôpital ; aux Cayes et au fort Dauphin, que parce qu'elle fut as-

(1) Voy. le deuxième alinéa de la page 16.

sociée à la fièvre de marais. Mais mon but ayant été d'exposer des faits plutôt que des hypothèses, je laisserai à d'autres de résoudre des questions aussi importantes.

§. I V.

Moyens prophylactiques.

Les préservatifs des maladies dans les climats chauds peuvent être divisés en généraux et en particuliers. Les premiers appartiennent à l'hygiène publique. Le gouvernement a plus de moyens pour prévenir les maladies, que le médecin pour les guérir. L'expérience vient de donner une leçon terrible. Je vais néanmoins répéter ce qu'on a dit d'essentiel sur les préservatifs généraux.

1.° Il faudra maintenir la plus grande propreté dans les bâtimens qui portent les troupes en Amérique.

2.° Les envoyer lors de leur débarquement, dans les lieux les moins enfoncés, si on ne peut les faire passer sur les mornes.

3.° Soigner la nourriture du soldat ; l'empêcher de manger toutes sortes de fruits ; le forcer d'aller chercher l'eau aux fontaines.

4.° L'accoutumer aux vêtements d'Europe, afin qu'il supporte mieux les variations atmosphériques ; le tenir éloigné des négresses.

5.° Choisir, pour hôpitaux, des bâtimens bien aérés, où l'eau soit bonne et en quantité ; séparer les salles et les latrines pour les divers genres de maladie : établir des dépôts de convalescens, et bannir les grands établissemens, car ils ne favorisent que les fournisseurs, dont la fortune ne se calcule que par le nombre des victimes de leur cupidité.

Les préservatifs particuliers se composent des règles de l'hygiène privée, commune à tous les tems et à tous les lieux, en ajoutant, pour les Européens qui passent le tropique, les avis suivans :

1.° Eviter, en arrivant, de courir pendant la grande force de la

chaleur; la fraîcheur des nuits n'y est pas moins funeste; prendre beaucoup de bains, mais de moins en moins chauds.

2.° Etablir un régime de vie modéré; ne manger que des fruits mûrs, et user peu de boissons spiritueuses.

3.° User des acides avec ménagement à l'intérieur, et avec profusion à l'extérieur.

4.° Se livrer à des exercices légers d'abord, que l'on augmente en raison de l'acclimatement.

5.° L'esprit doit être tranquille; le meilleur prophylactique de la fièvre jaune, ou au moins de ses funestes effets, consiste dans un état constant de calme et d'intrépidité.

Timidis et suspectis mors aptissima est.

С а т о.

H I P P O C R A T I S A P H O R I S M I.

LORRY, traductore.

I.

Vita brevis, ars longa, occasio præceps, experimentum periculosum, judicium difficile. Opportet autem non modo se ipsum exhibere, quæ oportet facientem sed etiam ægrum et præsentem et externa. *Sect. I, aph. 1.*

I I.

Mutationes anni, temporum maximè pariunt morbos, et ipsis temporibus magnæ mutationes, tum frigoris, tum caloris, et cætera pro ratione eodem modo. *Sect. III, aph. 1.*

I I I.

Morbis quibusvis incipientibus si bilis atra vel sursùm, vel deorsùm prodierit, lethale. *Sect. IV, aph. 22.*

I V.

A morbis acutis extremarum partium frigus, malum. *Sect. VII, aph. 1.*

V.

A vomitu singultus, et oculi rubri, malum. *Ibid, aph. 3.*

V I.

A sudore horror, non bonum, *Ibid., aph. 4.*



HYPERTENSIO APHORISMI.

Longa, vincturae...

I.

Vix brevis, ars longa, occasio praecipua, experimentum periculo-
sum, tubercula dila. Opposit autem non modo se ipsam exhi-
bit, quae opacit faciem sed etiam agunt et praesentes et
extremae. Sect. I, pag. 1.

II.

Multumque anni, (saporum maxime parum roribus, et ipse tam-
potius magis multatione, tum roribus, tum roribus, et ceteris pro-
tione eodem modo. Sect. I, pag. 1.

III.

Morbi quibus in quibus dila. et vel roribus, vel dila-
tione, et dila. Sect. I, pag. 1.

IV.

A morbi acris extenuatum parum roribus, maxime. Sect. I, pag. 1.

V.

A roribus roribus, et oculi roribus, maxime. Sect. I, pag. 1.

VI.

A roribus roribus, non roribus. Sect. I, pag. 1.



T

151086

BIBLIOTHEQUE SCHOELCHER



80198336

